



étude pour AR TARD
Branche de l'Hôpital Jivey
section service
ERNEST 97



L'ŒIL DE
JÉRÔME CLÉMENT

ENTRETIEN AVEC PASCAL AMEL



Pascal Amel | Quels sont vos premiers chocs esthétiques ?

Jérôme Clément | J'ai eu la chance de vivre dans un milieu assez orienté vers l'art. Mon père dessinait très bien, il allait à la Grande Chaumière régulièrement. C'était plus un dessinateur qu'un coloriste. Ma sœur et mon cousin germain réalisent beaucoup d'aquarelles. Dans ma famille, de façon assez naturelle, il y avait toujours un pinceau quelque part. Mon grand-père utilisait une autre technique, celle du crayon mouillé, et il peignait inlassablement les différents aspects de la maison que nous avons sur les bords de Loire. Ce fleuve est le sujet de prédilection de la famille. Par ailleurs, ma mère m'emmenait souvent dans les musées. Elle avait une collection de *netsuke* et *okimono* qui lui tenait vraiment à cœur et, comme tous les enfants, j'aimais toucher et regarder ces objets étranges qui n'avaient pas de rôle fonctionnel, mais qui illustraient des animaux, des fleurs, des scènes de la vie courante. Mon œil d'enfant s'est habitué. Je ne sais pas si on peut parler de choc esthétique mais j'ai conservé de beaux dessins, de sculpteurs souvent, peut-être parce que mon père dessinait. Ce goût m'est resté.

Il y avait un tableau de Boudin, même si il s'est avéré après la mort de ma mère que cela n'en était pas un mais une plage classique à Trouville. Et il y avait un tableau mi-figuratif mi-contemporain de baigneuses d'Othon Friesz qui me plaisait beaucoup. C'était un

peu troublant parce qu'il y avait des femmes nues qu'on apercevait à travers les branchages. En même temps, ce n'était pas figuratif, c'était insolite, il y avait des brisures, dans le style de Friesz. Je me souviens aussi d'un très joli dessin de Foujita, une jeune fille avec un chat, thème classique. Ce tableau nous a malheureusement été volé au moment de son décès et je n'en ai pas de trace.

Ce sont des souvenirs d'enfance, pas forcément les chocs esthétiques que j'ai pu éprouver et que j'ai éprouvés plus tard quand j'avais 15-16 ans en allant dans les musées. C'est essentiellement là que j'ai acquis un goût pour la peinture. J'ai le souvenir de *La Dentellière* de Vermeer, au Louvre. J'avais l'impression d'être devant une sorte de perfection. C'est peut-être là que j'ai eu mes premières émotions artistiques. Et puis aussi en Italie, avec ces peintures de Vierge, →

Double page précédente : Ernest Pignon-Ernest.

Artaud à l'hôpital d'Ivry. 1997, crayon et pastel sur papier, 46 x 28 cm.

Ci-dessus : Sandro Botticelli. *Vierge à l'enfant et concert d'anges*.

1478, huile sur bois, diamètre 135 cm. Gemäldegalerie, Berlin.

Ci-contre : Vermeer. *La dentellière*.

1669, huile sur toile, 24x21 cm. Musée du Louvre.





comme cette œuvre peut-être plus accessible, celle de Botticelli, qui a une légèreté, une grâce, une ouverture plus ou moins trompeuse. J'avais tellement été frappé par Botticelli que ma mère m'en avait offert une reproduction sur panneau de bois achetée dans la boutique du musée. Je l'ai conservée très longtemps dans ma chambre.

PA | Pouvez-vous nous parler de votre grand intérêt pour le dessin ? Quelle spécificité a pour vous ce médium ?

JC | Le dessin offre une pureté, une liberté extrême. La peinture introduit une autre dimension : la matière et la couleur avec toutes leurs variétés. Le dessin apporte une rigueur dans le travail de l'artiste, contraint par l'outil unique du crayon, du fusain. Avec ce seul instrument, il doit restituer le portrait ou le paysage avec un soin extrême. Cette approche me touche beaucoup. J'aime cette proximité entre le travail de l'écrivain et celui du dessinateur : un instrument et une feuille de papier. Avec pratiquement rien, ils parviennent à faire vibrer le monde.

PA | Le rapport qu'entretiennent certains artistes contemporains entre l'écriture et le dessin ou la peinture doit particulièrement vous captiver ?

JC | Oui. Cela m'intéresse beaucoup, j'aime le mélange des modes d'expression tel que le pratiquent Ernest Pignon-Ernest, Henri Cueco ou Jean le Gac, avec des dessins, des textes, des peintures inachevées, des mises en situation... J'aime beaucoup Jean-Michel Alberola parce qu'il me surprend : il utilise des mots et des phrases et sa peinture est remarquable de simplicité. Ce sont des formes artistiques auxquelles je suis très sensible.

PA | Le dessin est autant utilisé par les peintres, les sculpteurs (Calder ou Richard Serra par exemple) que les architectes. Est-ce également le fait qu'il soit nécessaire à toutes les disciplines qui vous intéressent ?

JC | Oui, car j'aime l'idée de l'organisation de l'espace. Je prends beaucoup de plaisir à regarder des plans →

Ci-dessus : Zao Wou Ki. 1949, copie d'un dessin de Rembrandt, exposé au Rijksmuseum d'Amsterdam. Encre sur papier, 25 x 19 cm.

Ci-contre à gauche : Lipchitz. 1946, encre et lavis sur papier, 25 x 32 cm.

Ci-contre à droite : Ossip Zadkine. *L'homme mécanique*. 1959, crayon et encre sur papier, 48 x 75 cm.



avec les architectes. J'ai commencé ma carrière professionnelle dans l'architecture au ministère de la Culture. J'étais extrêmement heureux de travailler avec des architectes et j'ai beaucoup appris avec eux. On peut passer d'un art à l'autre. Dans le domaine cinématographique, on peut aussi parler d'architecture, comme dans le film réalisé dernièrement par Amos Gitai à partir d'un de mes livres.

PA | Pouvez-vous citer trois ou quatre œuvres de votre collection ?

JC | Pour le dessin, le sculpteur Zadkine est un des premiers artistes auquel je me suis intéressé. J'ai dépensé une partie de l'héritage de mon père en achetant presque sur un coup de tête un grand dessin de lui, *L'Homme mécanique*. J'aime beaucoup les dessins de sculpteurs, peut-être parce que j'y sens des formes naissantes, je sens qu'ils expriment à travers la représentation sur le papier toute l'étendue à venir. Un de mes derniers achats est un joli dessin de Lipchitz. J'ai toujours l'œil attiré par les ventes de dessins. J'ai eu la chance de retrouver un très beau dessin de Delacroix, par hasard, dans mes affaires familiales.

PA | Quel est pour vous le rôle du collectionneur ?

JC | La subjectivité totale est ce qui caractérise le collectionneur. En dehors de ceux qui font de leur collection un placement, la plupart essaient de construire quelque chose qui correspond à leur goût personnel, à leur sensibilité, ainsi qu'un suivi du travail de l'artiste. La relation entre le collectionneur et l'artiste est très importante. Elle excède la mode et sort du travail institutionnel où il y a naturellement des contraintes, un nécessaire équilibre entre plusieurs écoles différentes par exemple. Mis à part certains comme François Pinault, il n'y a pas de collectionneur universel cherchant à rendre compte de tout l'art d'une époque. C'est très important pour un artiste de se sentir soutenu. Des marchands d'art ont suivi cette démarche, comme Kahnweiler ou Gertrud Stein. Un collectionneur, c'est un peu la même chose d'une certaine façon.

PA | On a l'impression que l'art – la fréquentation des expositions, la visite des musées, etc. – est devenu un phénomène sociologique des sociétés développées. De plus en plus de gens s'intéressent à l'art, à ces enjeux symboliques. Mais, inversement, l'on sait que pour y accéder, il ne faut pas seulement faire un "effort" individuel – il faut quelques clefs... Dans ce contexte, quel rôle peut jouer la télévision ? →



Je La télévision ne remplacera jamais le contact direct avec une œuvre ou un artiste. Mais elle peut susciter le désir d'aller dans un musée, dans une galerie. C'est tout le travail que l'on a fait avec Alain Jaubert dans *Palettes* et que l'on fait aujourd'hui avec Hector Obalk : expliquer la peinture à partir des chefs-d'œuvre incontournables. Avec la télévision, on peut créer un désir et permettre d'aller plus loin. Sans être un élément créatif en tant que tel, même s'il y a des créations télévisuelles, la télévision est avant tout un passeur vers la création elle-même. Elle stimule l'ouverture et la curiosité. Je vais prendre deux exemples : Arte a diffusé une "nuit des vidéastes" le 23 octobre dernier pour montrer le travail de jeunes artistes. Dans la vidéo, il y a Bill Viola ou Pierrick Sorin mais aussi des artistes moins connus, qui viennent de l'école du Fresnoy ou d'autres écoles.

L'autre exemple est très récent : l'artiste Richard Texier a fait un travail filmique sur le peintre Zao Wou Ki. À l'aide d'un téléphone portable, il l'a filmé dans son atelier faisant des aquarelles. C'est passionnant. Le fait de passer ce programme à la télévision montre à ceux qui le verront le travail d'un artiste de grande renommée, très connu en France, en Europe et en Asie. Le téléspectateur voit comment un vieil homme conçoit la peinture aujourd'hui, comment il peint, son atelier, etc. Nous jouons là un rôle essentiel de "passeur". ■

Ci-dessus : Jean-Michel Alberola. *Le roi de rien*.
2002, crayon, pastel et gouache sur papier, 86 x 62 cm.

Ci-contre : Marc Perez. *Famille*.
2005, technique mixte, 180 cm.

